

la foi, nous avons la connaissance de ce que peut faire l'homme, lorsqu'il est aidé de la force d'en haut : je veux parler des premiers missionnaires du Canada.

A une époque qui n'est pas encore très reculée, notre sol était habité par des peuplades nombreuses, plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Le céleste flambeau de la religion n'avait pas encore éclairé ces intelligences grossières qui n'étaient familières qu'avec les vices et les passions ; aussi nos grandes forêts n'avaient-elles répété que de féroces cris de guerre ou le chant de mort des prisonniers. Cependant on voyait chaque année de généreux missionnaires abandonner leur patrie, s'arracher à leurs affections les plus tendres, quitter parfois des positions honorables où leurs talents les faisaient briller, pour venir dans ces contrées sauvages, sur ce théâtre obscur et ignoré, mener une vie de sacrifices et de privations de tout genre. Avec quelle ardeur ils embrassaient le joug qu'ils s'imposaient ! C'était avec des transports d'allégresse qu'ils saluaient nos rivages pour la première fois, qu'ils embrassaient cette terre désirée qu'ils pouvaient s'attendre à blanchir de leurs ossements. Et lorsqu'ils avaient mis le pied sur ce sol qu'ils regardaient dorénavant comme leur patrie, on les voyait, admirables de dévouement, s'oublier eux-mêmes pour ne plus songer qu'au bien de ces frères infortunés à qui ils venaient apporter de si loin la grande nouvelle du salut.

Pour nous former une idée des sacrifices de ces ouvriers de l'Évangile, il ne sera peut-être pas sans intérêt de suivre quelqu'un d'eux au milieu de ses travaux et de ses périls. Déjà, je suppose, le missionnaire a quitté sa terre natale, son beau pays de France, et après une traversée longue et pénible, il est arrivé au Canada. Après s'être un peu remis de ses fatigues, il doit partir pour le pays des Hurons. Il y a loin de Québec à la mer d'eau douce ; et à cette époque, il fallait quelque fois plusieurs semaines pour faire le trajet, car alors il n'y avait point de routes percées à travers ces sombres forêts et le bateau rapide ne sillonnait pas comme aujourd'hui nos grandes rivières. Il devra donc faire ce voyage tantôt par terre et à pied, tantôt monté sur un frêle canot d'écorce où il ne sera à couvert, ni des ardeurs du soleil, ni de l'humidité des brouillards. Les pays qu'il a à traverser lui sont tout-à-fait inconnus et il n'a pour guides que quelques sauvages dont il ne connaît ni la langue ni le caractère. Cependant, après s'être muni de quelques provisions, il part. Si les gens de son escorte sont assez nombreux et surtout assez humains, il pourra, par exception, s'exempter de la manœuvre ; mais le plus souvent il devra manier comme les autres un lourd aviron. Il deviendra bientôt épuisé de fatigues ; cependant ce n'est que tard le soir que l'on campera sur la rive. Le petit équipage se repose alors de ses fatigues ; quant au missionnaire, il n'en a pas le loisir, il chancelle sous le poids de son corps, cependant un